

INTERVIEW MASANORI UMEDA

M.I.D. : Dans quelles circonstances avez-vous atterri à Milan en 1966 ?

M.U. : Au début des années 60, j'ai découvert le design et l'architecture italiennes grâce à la revue Domus. À l'âge de 26 ans, en 1966, j'ai donc décidé de me rendre à Milan. J'ai quitté le port de Yokohama sur un croiseur français et j'ai voyagé pendant 35 jours jusqu'à Marseille. C'était un voyage extraordinaire, le début de ma vie... Puis j'ai travaillé chez les Castiglioni et pour Olivetti, où j'ai rencontré Ettore Sottsass, qui a fondé Memphis quelques années plus tard.

M.I.D. : Avec votre ring de boxe Tawaraya, vous avez conçu l'un des objets les plus iconiques de Memphis.

Comment est-il né ?

M.U. : Le concept de Tawaraya hybride cultures japonaise et italienne. Dans la tradition japonaise, le tawaraya correspond aux dimensions de 4,5 tatamis, soit la plus petite taille pour un appartement japonais. Un espace rationalisé où l'on peut manger et dormir. Je voulais créer un espace en même temps qu'un meuble, un concept fort et singulier qui s'intègre dans la vision de Memphis, celle d'un nouveau style sans frontières. D'un autre côté, en Italie, je voyais souvent des gens débattre de politique, d'économie, de nourriture ou de football. J'ai donc voulu créer un espace pour le combat intellectuel contenu dans cet espace d'inspiration japonaise. Je voulais aussi qu'Ettore Sottsass puisse s'en servir pour se confronter aux nombreux critiques qui s'élevaient contre Memphis. En même temps, j'avais peur que ce tatami sur lequel il est impensable de marcher avec des chaussures au Japon ne colle pas aux arts de vivre européens.

M.I.D. : Que vous a apporté Memphis ?

M.U. : La chance de pouvoir exercer une activité indépendante. J'ai ensuite été sollicité par de nombreux médias et les projets ont afflué : magasins, publicité, bureaux... qui désiraient tous afficher le style Memphis.

M.I.D. : Après Memphis, vous avez continué à dessiner pour des éditeurs italiens, notamment des chaises inspirées de fleurs pour Edra. Quel type de relation entretenez-vous avec la Botte ?

M.U. : C'est un pays très traditionnel, où il est difficile pour un étranger d'être accepté. Les Italiens sont fiers de leur culture et j'ai toujours travaillé en respectant cela. J'ai simplement eu la chance de rencontrer deux entrepreneurs emblématiques que sont Alberto Bianchi Albrici, qui a permis à Memphis de renaître ces dernières années, et Valerio Mazzei, le président d'Edra. Tous deux sont très, très italiens. Mon objectif est d'exposer mes objets dans les musées et sans eux, je n'aurais jamais pu le réaliser. Je leur en suis très reconnaissant. Ceci dit, je n'ai pas spécialement l'intention de construire des ponts entre l'Italie et le Japon. Si un client français, indien ou américain me sollicite, je travaillerai volontiers pour lui... avec toujours en tête l'idée de transmettre quelque chose de japonais.

M.I.D. : Comment expliquez-vous l'évolution de votre travail au fil de votre carrière ?

M.U. : A l'époque de Memphis, j'ai respecté les codes stylistiques du mouvement. Les sièges fleurs d'Edra se rapprochent plus de mon langage propre. Pour ma série « Utamaro » (2021), j'ai à nouveau épousé le langage de Memphis/Post Design. Néanmoins, tous ces objets ont une essence commune : la volonté de retrouver la perception sensorielle

des Japonais de la nature et de leur habitat avant l'occidentalisation. Ce qu'ils ressentaient en regardant par la fenêtre ou en découvrant une fleur sous la lumière de la lune. J'ai essayé d'exprimer une certaine symbiose avec la nature, une poésie visuelle.

M.I.D. : Dans votre nouvelle collection « Night Tales », on retrouve deux séries bien différentes, comment expliquer cette variété ?

M.U. : Le mobilier inspiré par Utamaro a été conçu récemment, tandis que le plateau Star, les lampes Gelato, la chaise Animal et la table Medusa ont été dessinés en 1982, en pleine période Memphis. Ils ont été produits par des fabricants japonais, puis abandonnés. Il s'agit donc de rééditions. Voilà pourquoi on retrouve deux langages différents.

M.I.D. : Comment décrire la collection « Utamaro » ?

M.U. : Elle est inspirée par les rituels érotiques de la période Edo (1700-1800) tels que représentés par le peintre Kitagawa Utamaro (1753-1806). J'y ai mêlé l'ancestrale esthétique domestique japonaise au goût occidental en matière d'ameublement. Les couleurs des tissus respectent en effet les effets de dégradés traditionnels des kimonos, ce qui nécessite l'emploi de savoir-faire très spécifiques en matière de teinture.

M.I.D. : Il y a en effet quelque chose de très érotique dans ce lit...

M.U. : Je suis heureux que vous l'ayez remarqué... J'ai essayé de créer un lit qui inspire une atmosphère sensuelle mais sans aucune allusion directe. Je veux exprimer à travers ce projet l'érotisme subtil des estampes et peintures japonaises.

M.I.D. : Quel est l'ADN commun à tous ces objets ?

M.U. : Chacun raconte une histoire différente. Néanmoins, les contes sont souvent lus ou écrits la nuit et ce sont eux qui m'ont inspiré. J'espère que cette collection apportera aux gens le bonheur et l'amusement, cette joie que l'étrange virus nous a fait perdre.

M.I.D. : Sur quoi travaillez-vous en ce moment ?

M.U. : Au printemps prochain, je présenterai dans une foire d'art trois meubles réalisés par des artisans traditionnels de Kyoto. C'est une sorte de rêve que d'avoir l'occasion d'approcher la culture ancienne et mystérieuse de cette ville.